

LES CHÊNES ALIMENTAIRES

QUELQUES RÉFLEXIONS SUR LE MENU DES HOMMES PRÉHISTORIQUES VU À TRAVERS LES TEXTES ANTIQUES.

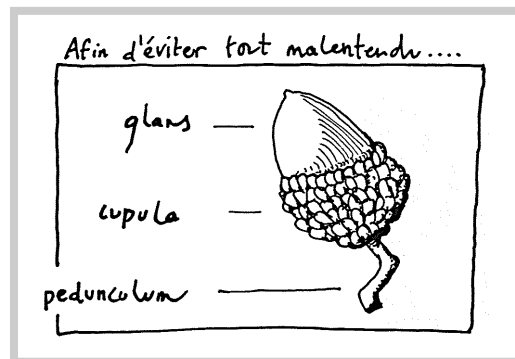
Samuel Verdan

Evoquons notre lointain ancêtre, l'homme préhistorique. Devant nos yeux défilent de pittoresques images de cavernes, de nudités à peine voilées d'une peau de bête, de festins de viande crue, de femmes traînées par les cheveux à la maison et de duels au gourdin ayant pour motivation ces mêmes femmes... entre autres! Ces visions fantaisistico-historiques sont tenaces actuellement, mais ne datent pas d'hier.

Les Latins déjà, nos ancêtres vaguement plus proches, tentèrent aussi de s'imaginer et de décrire leurs primitifs prédécesseurs, dans bon nombre de textes qui méritent une attention (au moins dans *Chronozones*). Une étude globale, tâche surhumaine, n'est pas à entreprendre ici.¹ Mais permettez que l'on s'arrête sur un point de détail qui, au propre comme au figuré, ne manque pas de saveur: **le gland**.

C'est avec une unanimité merveilleuse que les auteurs latins s'accordent à voir dans le fruit du chêne le plat de résistance des premiers hommes. Que voici un *topos* littéraire de toute beauté. Cependant, chacun s'est imaginé la recette d'une manière différente. Suivant que l'on est chantre

de l'Age d'Or, temps idyllique et hélas révolu, ou théoricien d'une origine sauvage de l'homme, période où l'on ne devait pas s'amuser tous les jours, le gland n'aura pas le même goût...Allons aux textes pour en faire l'expérience.



AUREA AETAS

La parole est d'abord aux poètes de l'Age d'Or:

*Contentique cibus nullo cogente creatis
arbutos fetus montanae fraga legebant
cornaque et in duris haerentia mora rubetis
et quae deciderant patulae lovis arbore glandes.
Ver erat aeternum placidique tepentibus auris
mulcebant zephyri natos sine semine flores.
Mox etiam fruges tellus inarata ferebat
nec renovatus ager gravidis canebat aristis.*

Se contentant de nourritures apparues sans contraintes, ils cueillaient les fruits de l'arbutiers, les fraises des montagnes, les cornouilles et les mûres pendant aux ronces épineuses, et les glands tombés du vaste arbre de Jupiter. Le printemps était éternel et les calmes zéphyrs caressaient de leur souffle tiède des fleurs nées sans qu'on les sème. Ensuite, la terre, vierge de labours, portait aussi des moissons et la campagne inculte blanchissait sous les lourds épis.²

Ovide, *Métamorphoses* I, 103-110

On baigne en pleine félicité alimentaire et c'est, semble-t-il, alternativement que l'on se gave, tantôt de glands, tantôt de blé spontanément apparu sur la terre. Virgile ou Tibulle conçoivent la chose un peu différemment:

*Prima Ceres ferro mortales vertere terram
instituit cum iam glandes atque arbuta sacrae
deficerent silvae et victum Dodona negaret.*

La première, Cérès enseigne aux mortels à retourner la terre avec le fer, alors que les glands et les arbutos commencent à manquer à la forêt sacrée et que Dodone refusait de fournir de la nourriture.

Virgile, *Géorgiques* I, 147-149

*Rura cano rurisque deos: his vita magistris
desuevit querna pellere glande famem.*

Je chante les campagnes et les dieux campagnards: c'est grâce à leur enseignement que l'on perdit l'habitude de calmer sa faim avec le gland du chêne.

Tibulle, *Élégies* II, 1, 37-38

Chez l'un comme chez l'autre poète, le don de Cérès est considéré comme un bienfait notable. Le fruit du chêne n'est-il, tout bien considéré, pas si appétissant qu'il paraît³? Cela suggère une ambiguïté au cœur même de la conception de l'Age d'Or. Car enfin, peut-il y avoir une ombre au tableau du meilleur des mondes? Cette question est laissée en pâture à votre méditation...

¹ Aux passionnés, nous conseillons la lecture, entre autres, de Blundell S. *The origins of civilisation in greek and roman thought*, Londres, 1986, ou de Lovejoy A. O. et Boas G. *Primitivism and related ideas in Antiquity*, New York, 1980.

² Le soussigné porte l'entière responsabilité des traductions.

³ Expérience faite, c'est nourrissant, mais peu enthousiasmant (N. D. A.)

UBI QUERCUS, IBI NULLA VOLUPTAS

Quoiqu'il en soit, la cote du gland descend dans l'échelle des valeurs. Elle finit d'y dégringoler chez les auteurs dépeignant la sauvagerie primitive. Pour eux, cette nourriture est une preuve parmi d'autres des pénibles débuts de l'humanité. Voyons ce qu'en dit Lucrèce, un précurseur en la matière:

*Quod sol atque imbres dederant, quod terra
crearat
sponte sua, satis id placabat pectora donum.
Glandiferas inter curabant corpora quercus
...
Et Venus in silvis iungebat corpora amantum;
conciliabat enim vel mutua quamque cupido
vel violenta viri vis atque inpena libido
vel pretium, glandes atque arbita vel pira lecta.*

Ce que le soleil et la pluie leur avaient fourni, ce que la terre avait produit d'elle-même, cela suffisait à apaiser leurs estomacs. Ils se nourrissaient parmi les chênes porteurs de glands [...] Et Vénus, dans les bois, unissait les corps pour l'amour. Chaque femme, c'est soit le désir réciproque, soit la brutale violence de l'homme, soit une libido irrépressible, soit l'appât du gain - glands, arbrouses ou poires de choix - qui la procurait.

Lucrèce, *De la nature* V, 337-339, 362-365

Chez Lucrèce, dont la vision d'un progrès civilisateur est complexe et ambiguë, les premiers hommes, s'ils sont dépeints comme de parfaits sauvages (voyez leurs coutumes matrimoniales), n'en sont néanmoins pas présentés de manière absolument négative. C'est aussi le cas pour leur menu. Tout change avec Horace:

*Cum prorepserunt primis animalia terris,
mutum et turpe pecus, glandem atque cubilia
propter
unguibus et pugnibus, dein fustibus, atque ita
porro
pugnabant armis quae post fabricaverat usus.*

Lorsque, comme des animaux, ils s'avancèrent en rampant sur la terre originelle, troupeau muet et dégoûtant, c'est pour le gland et la couche qu'à coups d'ongles et de poings ils se battaient, puis à coups de gourdin, et ainsi de

suite avec les armes que leur avait forgées l'expérience.

Horace, *Satires* I, 99-102

Un peu plus tard, Juvénal se distingue par la touche ironique, contrastée et savoureuse qu'il donne au tableau:

*Silvestrem montana torum cum sterneret uxor
frondibus et culmo vicinarumque ferarum
pellibus, haut similis tibi, Cynthia, nec tibi,
cuius
turbavit nitidos excinctus passer ocellos,
sed potanda ferens infantibus ubera magnis
et saepe horridior glandem ructante marito.*

... Alors qu'une montagnarde épouse étendait une primitive litière de feuillage, de chaume et de peau de bêtes -des proches parentes-, tellement différente de toi, Cynthia, et de toi dont la mort d'un moineau a embué les yeux brillants, mais offrant à ses enfants déjà grands ses mamelles à téter, et souvent plus affreuse que son mari en train de roter sa glandée.

Juvénal, VI, 5-10

Convenons-en: il s'agit à chaque fois du même comestible, mais dont le goût varie sensiblement selon l'auteur qui nous le met à la bouche. Il en va de même pour la vision en général des âges primitifs; question de philosophie, de conception de l'histoire ou du progrès.

Il est temps maintenant de se demander pourquoi le gland est une constante dans la description des origines. Est-ce uniquement le résultat d'une longue tradition littéraire, ou l'indice aussi d'une profonde réalité?

APUD GRAECOS

Il fallait s'y attendre: les Grecs avaient déjà tout fait, Hésiode le premier, qui évoque l'Age d'Or à plusieurs reprises dans *Les Travaux et les Jours* (et le gland au vers 233) puis plus tard un certain



... saepe horridior glandem ructante marito ...

4 Porphyre, De l'abstinence, II, 5, 6.

5 Pausanias, Description de la Grèce, VIII, 1,5.

6 On retrouve ici, presque inchangées, les paroles de Strabon (Géographies III, 3, 7).

7 Appien, Les guerres civiles, I, 50.

8 Gallien, VI, p. 620.

Dicéarque (en Sicile au milieu du VIe), auteur d'un *Mode de vie de l'Hellade* dont Porphyre nous donne des extraits.⁴ C'est là qu'est faite mention d'une expression qui, aux dires de ce dernier auteur, avait perduré en grec: *alis druos* (marre des glands!), cri poussé par des gens désireux un jour de changer de régime; preuve que, déjà chez les Grecs, on appréciait le gland de diverses manières.

Tradition littéraire il y a, le contraire eût étonné. Mais nous n'avons fait ainsi que repousser, de quelques siècles, la question d'une réalité sous-jacente. Au risque de nous éloigner de l'orthodoxie philologique pure et dure, proposons quelques éléments possibles de réponse qui, peut-être, nous éclaireront un tantinet sur les outils dont disposaient les anciens pour se composer une image de la vie primitive (l'arsenal mythologique mis à part, bien entendu).

APUD BARBAROS POPULOS...ET ALIOS

La démarche ethnologique de certains auteurs nous fournit une piste. Ainsi Pausanias, Strabon ou Pline, mentionnent la consommation de glands par des peuplades peu évoluées, les Arcadiens chez Pausanias⁵, les habitants de la Péninsule Ibérique chez ses successeurs:

Glande opes nunc quoque multarum gentium etiam pace gaudentium constant. Nec non et inopia frugum arefactis emolitur farina spissaturque in panis usum. Quin et hodieque per Hispanias secundis mensis glans inseritur.

*Le gland, encore maintenant, sert de ressource à de nombreux peuples, même lorsqu'ils jouissent de la paix. Et lorsque le blé manque, on fait des glands, non sans les avoir séchés, une farine qu'on pétrit en guise de pain. Même encore aujourd'hui, de par les provinces d'Espagne, le gland fait partie du second service.*⁶

Pline l'Ancien, *Histoires Naturelles* XVI, 5

On conçoit qu'à partir de ces constatations, ils aient pu déduire les moeurs culinaires préhistoriques. Mais le texte de Pline nous suggère davantage: manger du gland fit partie du vécu de bien des peuples «civilisés» de l'Antiquité. Il suffisait d'une sérieuse famine pour que ce met longtemps méprisé revînt à la carte; à preuve, les témoignages déjà tardifs d'Appien ou de Gallien. Le premier raconte qu'une armée mise en déroute par Pompée dut se nourrir de glands pour survivre⁷; le second évoque les disettes hivernales de sa terre natale⁸...

ULTIMA VERBA

Nous laissons le soin aux palynologues et autres paléobotanistes de confirmer l'existence du *quercus glandiferus* aux temps les plus reculés, aux linguistes le soin de nous prouver l'authenticité de la racine *gwel, signifiant le gland en indo-européen, et à la Real Encyclopedie celui de condenser tous ces renseignements en quelques centimètres cubes⁹.

Mais «pour conclure, il est évident»¹⁰ qu'avant

d'être un *topos* littéraire, le gland servit de nourriture aux hommes. Et pour les anciens, il fait partie d'une histoire plus ou moins lointaine de laquelle se perpétuait un souvenir moitié imaginaire moitié réaliste, mi-idéalisé mi-déparé. Revenons à l'idée effleurée en introduction: que pourrait nous apprendre, sur notre façon de voir le passé, la comparaison entre les poncifs d'aujourd'hui et ceux d'il y a quelques siècles?

9 RE V, pp. 2013-2076.

10 Gilles, La Venoge, 7, 1.